

R/TP 64p

ÉLOGE FUNÈBRE

de

M. ZADOC KAHN

GRAND RABBIN DE FRANCE

par

M. MOÏSE METZGER

RABBIN DE BELFORT



BELFORT
IMPRIMERIE NOUVELLE
19, Rue Gambetta, 19

—
1906

Bibliothèque Maison de l'Orient



072825

RTP 64p.

ÉLOGE FUNÈBRE

de

M. ZADOC KAHN

GRAND RABBIN DE FRANCE

par

M. MOÏSE METZGER

RABBIN DE BELFORT



BELFORT
IMPRIMERIE NOUVELLE

19, Rue Gambetta, 19

—
1906

והקומתי לו כהן נאמן
כאשר בלבבי ובנפשי יעשה

Je susciterai un vrai pasteur

Qui agira selon mon cœur.

I SAM, II, 35.

MES FRÈRES,

Pour tracer un digne portrait d'un de ces grands fils du Judaïsme, comme celui que la mort vient d'enlever à l'affection et à l'admiration de tous, c'est aux auteurs du Midrach qu'il faut emprunter leurs merveilleuses imaginations. L'un d'eux dit que le Saint, béni soit-il, n'est pas oisif dans le Ciel, mais qu'il occupe sa journée à étudier la Tòra, à enseigner la Tòra, à rendre la justice et à nourrir le monde.

La journée divine que le grand Rabbin de France, M. Zadoc Kahn, a passée sur la terre est comparable à celle de Dieu. Elle aussi a été partagée entre l'étude et l'enseignement ; entre la défense de la justice et l'exercice de la charité.

Il a consacré à l'étude les vingt-cinq

premières années de sa vie, et sa vaste et claire intelligence embrassa et élucida si bien toutes les questions que l'on peut dire, sans rabaisser le mérite d'aucun des Maîtres distingués qui professaient alors au Séminaire israélite, qu'il était devenu l'égal de tous, sur les bancs mêmes de l'école ; et encore élève, il aurait pu y occuper n'importe quelle chaire et enseigner avec la même supériorité, la Bible et le Talmud ; la Théologie ou l'Histoire juive.

Une situation plus modeste lui était réservée. Il fut nommé Directeur du Talmud-Tôra qui n'était pas alors cette Institution florissante, largement dotée, confortablement installée, avec une légion de professeurs, qu'il est devenu depuis, précisément grâce à la sollicitude particulière que lui avait conservée le Grand Rabbin de France. Le Directeur formait, à lui seul, tout le personnel enseignant. Il était à la fois professeur de français et d'hébreu, de latin et de grec, d'histoire et de géographie, et même de mathéma-

tiques ; et c'était merveille de voir le goût, la finesse, l'élégance, la précision, la lucidité qu'il apportait dans cette extrême variété de connaissances. Tant de talent contrastait singulièrement avec l'école qu'il dirigeait. Elle se composait uniquement d'une pauvre chambre, détachée d'un petit logement, avec une fenêtre sur une rue obscure, et tout le mobilier scolaire consistait en une vieille table et deux bancs branlants. Les élèves étaient recrutés parmi les enfants les plus pauvres, mais aussi les plus intelligents des écoles consistoriales, et je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est dans cette humble école qu'élèves et directeur, malgré la brillante destinée qui l'attendait, ont passé une partie de leurs meilleures années. Rien ne peut donner l'idée du plaisir que nous avons à nous trouver auprès de notre Maître, et de la satisfaction qu'il avait à nous enseigner. A quarante ans de distance, j'éprouve encore, à ce souvenir, une sincère émotion. Elèves studieux ou paresseux, d'un bon

ou d'un mauvais naturel, tous indistinctement, nous avons pour notre cher Directeur les mêmes sentiments. Ce n'était pas justement du respect, le Maître était si jeune ; ni même de la déférence, le Maître était si simple ; moins encore de la crainte, le Maître était si doux. Et cependant c'étaient tous ces sentiments à la fois, dominés et comme attendris par une très grande affection et par une admiration plus grande encore. Il avait conquis nos cœurs par son exquise bonté, comme il avait conquis nos intelligences par le prestige de son savoir. Sa voix harmonieuse et sa belle langue qui devaient charmer, édifier et consoler plusieurs générations d'hommes, exerçaient sur nos jeunes âmes d'enfants un véritable enchantement. Quand il nous racontait une histoire merveilleuse de la Bible, ou qu'il nous lisait une page de poésie, les plus turbulents écoutaient silencieux, immobiles. Il n'y avait ni récompenses ni punitions, mais comme dit le prophète, il récompensait et punissait par les

paroles de ses lèvres. Un mot d'éloge de sa part nous était si doux et un mot de blâme nous allait au cœur, car nous éprouvions un vrai scrupule à lui faire de la peine. Je puis dire, à l'honneur de tous ses anciens élèves, que nous avons été les premiers à lui vouer cette affection et cette admiration qui devaient un jour être universelles.

Mais bientôt s'ouvrit à son enseignement une scène plus vaste, où allaient apparaître tous les dons de sa riche nature. Il fut nommé Rabbín à Paris, et c'est rappeler simplement un souvenir, et non faire un éloge pompeux, de dire que son premier sermon fut un événement. Il marqua une date dans l'art oratoire de la chaire israélite. Des accents que l'on n'avait pas encore entendus, venaient de retentir. Un Prédicateur était né au Judaïsme français. La voix était claire et harmonieuse, la diction était pure, le geste sobre, le maintien simple et digne, la langue élégante et poétique ; mais au-dessus de ces qualités extérieures, rares

et précieuses sans doute, et qui firent une vive impression sur l'auditoire, ce qui fit le succès, le triomphe, ce fut le sujet traité, les idées développées. La grande nouveauté, simple comme tous les traits de génie, c'est que ce Prédicateur juif prêchait le Judaïsme dans un Temple israélite. En effet, la mode était aux sermons philosophiques, aux déclamations libérales ou patriotiques qui auraient pu se débiter indifféremment dans une Eglise, dans un Temple, dans une Loge maçonnique, aussi bien que dans une Synagogue. Il indiqua dès le début le rôle vrai du Prédicateur. Il montra qu'il n'était ni un professeur de philosophie, ni un conférencier littéraire, ni un tribun politique, mais qu'il avait pour mission d'enseigner le Judaïsme. Cette pensée dirigea toute sa prédication. Il fit passer dans ses sermons la divine inspiration de la Tòra, le souffle enflammé des Prophètes, l'esprit de sagesse des Hagiographes, la magnificence du Midrach, l'érudition du Talmud, la grandeur imposante de l'histoire

d'Israël, la grâce naïve de sa légende, la poésie de ses cérémonies, la pureté de son culte, la majesté de son Dieu. L'antique Judaïsme revit tout entier dans ses sermons, avec la fraîcheur et la vigueur de la jeunesse. Il occupa et illustra la chaire de Paris pendant plus de vingt-cinq ans, et par l'autorité de sa parole, par la puissance de sa dialectique, il imposa le respect de la religion d'Israël, à la science des savants, à l'ironie des sceptiques, à l'indifférence des indifférents. Pendant un quart de siècle, l'éloquence coula de ses lèvres, comme la rosée s'épanche sur les plantes, selon l'image biblique, pour ranimer la foi, pour vivifier le sentiment religieux, pour faire germer dans les cœurs la douceur et la bonté, la justice et la charité.

Mais un moment vint où ces nobles idées durent subir un terrible assaut. Le vent de haine qui enveloppait nos frères des régions du Nord, se mit aussi à souffler sur la France. On sentait de tous côtés qu'un orage se préparait. Il éclata



tout à coup. Malgré les signes précurseurs qui l'avaient annoncé, le doux pasteur en éprouva une surprise, un étonnement, un trouble indicible. Depuis vingt-cinq ans, il prêchait la paix et la concorde, et voici que l'on nous déclarait la guerre ; depuis vingt-cinq ans, il faisait appel à la fraternité, et l'on répondait par la haine ; depuis vingt-cinq ans, il célébrait le progrès, et un retour vers la barbarie nous menaçait. C'était l'écroulement de ses pensées les plus chères, de ses plus fortes espérances. ויָסוּ לְצִדְקָה וְהִנֵּה צַעֲקָה (1)

Une profonde déception, un amer désenchantement s'empara de son âme, mais rien ne put triompher de son invincible bonté, de son inaltérable indulgence. Durant cette crise redoutable, où l'on n'entendait plus que des cris de révolte et de colère, pas un mouvement d'indignation, pas une parole de haine ne lui échappa. Il contempla, avec une philosophie attristée ce douloureux spectacle, et continua à prêcher la douceur et la

(1) Is. v, 7.

bonté, la pitié pour les victimes, la commisération pour les bourreaux, la confiance en l'avenir. Il savait que ce noble pays de France qui avait répandu dans le monde les idées de justice et de liberté, ne pourrait rester longtemps la proie des hommes d'intolérance et d'iniquité. Des esprits ardents et irréfléchis auraient voulu qu'il entrât dans la mêlée, et mit son talent d'écrivain et d'orateur au service des passions déchaînées. Mais il avait une conception plus haute de la mission du représentant de la religion. Il opposa la raison à la passion, la douceur à la violence, le pardon aux fautes, et travailla en silence à la réparation d'une injustice. Il remplit ainsi, avec une suprême sagesse, la troisième tâche de sa divine journée : le triomphe de la justice.

La misère de nos coreligionnaires de Russie et de Roumanie lui imposa la dernière tâche destinée à compléter sa divine journée sur terre, celle de nourrir la foule innombrable de ces malheureux que la persécution et l'exil condamnaient

à mourir de faim. Alors son action s'étendit, son rôle grandit, et l'on peut dire que dans ces graves conjonctures, il ne fut plus seulement le Grand Rabbin du Judaïsme français, mais celui du Judaïsme universel, car c'est vers lui que se tendirent les mains suppliantes, vers lui que se tournèrent les regards attristés, vers lui que s'éleva la voix plaintive de tous les opprimés, de tous les persécutés en Israël. On savait qu'il avait une parole de consolation pour toutes les afflictions, et un secours pour toutes les infortunes. Le Judaïsme entier savait aussi que par amitié et par vénération, on s'était habitué à ne rien lui refuser dans cette noble famille où la charité est aussi inépuisable que la fortune. C'était vraiment un spectacle touchant, de voir en présence ce grand pontife et ces puissants barons, lui ne se lassant pas de demander, eux ne se lassant pas de donner, afin de conjurer les calamités d'Israël. Grâce à ce concours inappréciable, il put faire plus que

tout autre, pour le bien de nos frères. Mais la tâche à accomplir était immense. Il s'agissait de trouver du pain, du travail, un asile, une patrie pour un million d'êtres humains à qui la méchanceté des hommes et l'hostilité des Gouvernements ne permettaient plus de vivre sur le sol où ils étaient nés. Plus d'une fois, il dut se dire désespérément comme le prophète ⁽¹⁾האנכי הריתי את כל העם הזה... כי יבכו עלי לאמר תנה לנו בשר ונאכלה « Est-ce donc moi qui ai enfanté tout ce peuple pour qu'il m'assaille de ses pleurs en disant : donne-nous à manger » Cependant sa pensée ne se détacha plus de ce grave et douloureux problème, et bien que sa claire vision des choses lui montrât qu'il faudrait plusieurs générations pour le résoudre, il voulut en hâter la solution dans toute la mesure de ses moyens. Il s'y adonna avec sa prodigieuse activité, avec son étonnante capacité de travail, avec son indomptable énergie, avec sa ténacité que rien ne pouvait lasser. Mais

(1) Nombres, XI, 12 et 13.

il épuisa ses forces dans cette œuvre gigantesque, et lorsque la mort vint, il avait donné sa vie, son cœur et son intelligence pour la cause du Judaïsme.

Quand un homme a passé sur la terre une journée aussi pleine, aussi féconde, aussi brillante, une journée vraiment divine, semblable à celle de Dieu, selon le Midrach, il peut sembler étrange, paradoxal, de dire qu'il n'a pas rempli toute sa tâche. Et cependant, ceux qui ont pénétré l'âme de ce grand pontife ne me démentiront pas, si j'ose affirmer que malgré l'éclat de sa carrière, elle aurait pu être plus éclatante encore, car ce n'est pas tracer un portrait complet d'un homme que de dire ce qu'il a été ; pour le peindre tout entier, il faut aussi dire ce qu'il aurait pu être. Or, si M. le Grand Rabbin de France avait pu suivre sa voie naturelle, les tendances de son esprit, les aspirations de son âme, il aurait peut-être été plus encore qu'il ne fut, car ce charmant causeur, cet éloquent orateur était au fond un silencieux,

un penseur, un rêveur. Sa vraie vocation était la science, et s'il avait pu y consacrer ses merveilleuses facultés, le Judaïsme compterait sans doute un Philon ou un Maïmonide de plus.

Je ne m'arrêterai pas à retracer son noble caractère. Tout le monde a connu, admiré et aimé sa bonté souveraine ; sa douceur qui lui attirait tous les cœurs ; son indulgence qui savait tout pardonner, parce que son intelligence savait tout comprendre ; sa finesse qui savait tout deviner et sa discrétion qui savait tout taire ; son tact parfait qui savait toucher aux questions les plus délicates, sans jamais froisser aucun sentiment, ni blesser aucune susceptibilité ; sa simplicité si naturelle, et enfin, son extrême modestie qui rehaussait encore l'éclat de ces rares vertus, et leur donnait plus de prix.

Mais ce serait commettre une grave erreur, et enlever à cette noble figure un de ses traits les plus vrais et les plus expressifs, que de voir dans cette modestie, le sentiment d'humilité qui incline le

faible devant le fort, le pauvre devant le riche. La modestie d'un grand homme n'exclut pas la conscience de sa propre valeur, ni l'ambition des grandes choses. C'est la modestie du patriarche qui, couché dans le sable du désert, avec une pierre pour oreiller, rêve d'escalader le ciel ; c'est la modestie de son fils Joseph, qui du fond de sa prison, aspire à un trône ; c'est la modestie du prophète Moïse, l'homme le plus modeste qui fût sur la terre, au dire de la Bible, et qui s'enhardit jusqu'à demander à Dieu de contempler la Majesté divine, face à face.

Le Grand Rabbin de France, M. Zadoc Kahn, était de la race de ces grands fondateurs du Judaïsme, et comme eux, il aura une belle page dans l'histoire d'Israël. *Amen !*

